

***Barbey d'Aurevilly et l'âge classique.*** Sous la direction de MATHILDE BERTRAND, PIERRE GLAUDES et ÉLISE SOREL. Paris, Classiques Garnier, « Rencontres », 2018. Un vol. de 351 p.

Cet ouvrage collectif se propose d'étudier les rapports que le Connétable des Lettres entretient avec les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles qui forment ce que l'on a coutume d'appeler l'âge classique. Conçu comme un contre-point à l'étude collaborative que Philippe Berthier a consacrée en 2010 à *Barbey d'Aurevilly et la modernité*, cet ensemble de seize articles entend éclairer la propension aurevillienne à la rétrospection, que celle-ci soit nostalgique ou critique.

Disciple de ce qu'Auguste Comte appelle « l'école rétrograde », ce courant antimoderne qui voit dans l'Ancien Régime un âge d'or à la fois politique, social et littéraire, l'écrivain réactionnaire adopte tout au long de son œuvre une attitude paradoxale de fascination et de rejet à l'égard de ces deux siècles de l'Histoire de France. Les deux articles panoramiques que Pierre Glaudes leur consacre en témoignent. S'il salue la grandeur de l'Absolutisme qui fait régner ordre social et unité culturelle, Barbey reproche à celui-ci une pondération et un rationalisme qu'il juge outranciers. De même, l'opprobre que l'écrivain jette sur les Lumières matérialistes et athées n'entame pas son admiration pour l'ardeur polémique et l'éclat des conversations mondaines qui ont cours au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Ce qui s'exprime, à travers cet intérêt de Barbey pour l'âge classique, c'est la nostalgie d'un *ethos* ancien, faisant harmonieusement s'accorder idéologie et esthétique, ces deux pulsations fondamentales de l'écriture aurevillienne que l'ouvrage a pourtant pris le parti de traiter séparément par souci de clarté analytique. Hanté par le souvenir de la figure du « grand seigneur » qui, comme l'explique Élise Sorel, se situe à mi-chemin entre l'honnête homme et le souverain féodal, le Connétable envie au Grand Siècle son « système de castes », qui faisait la part belle à une aristocratie de naissance et d'esprit. C'est à cette configuration sociale que Barbey attribue la grandeur de la comédie classique : Marie-Françoise Melmoux-Montaubin montre en effet qu'aux yeux du critique les inégalités et les décalages statutaires sont seuls garants de la *vis comica*. Ce goût pour les fastes de la hiérarchie passée, que Barbey oppose au décevants principes démocratiques du temps présent, conduit François Raviez à voir en lui le jumeau spirituel de Saint-Simon. C'est également ce qui explique la relative réserve de l'écrivain à l'égard de l'évêque de Meaux : selon lui, la prédication n'est jamais exempte de compromission avec le vulgaire. Le Bossuet que Barbey admire, explique Jean-Baptiste Amadiou, c'est donc le « Bossuet caché », c'est-à-dire le styliste mordant, le polémiste passionné ainsi que le discret mélancolique.

Ce faisant, l'écrivain procède comme ses contemporains à une forme de « romantisation » de l'âge classique : comme le montre Mathilde Bertrand à propos des dramaturges du XVII<sup>e</sup> (Corneille, Racine, Molière), la critique aurevillienne a tendance à projeter sur les auteurs des siècles précédents ses propres préoccupations esthétiques. Sous la plume de Barbey, la figure du précieux ou du mondain est ainsi subrepticement étirée, froncée et assombrie jusqu'à suggérer la silhouette du dandy romantique.

Il ne faudrait toutefois pas en conclure que ce goût pour le Grand Siècle est le seul fait de l'idiosyncrasie aurevillienne. Dans le sillage de l'étude fondamentale de Stéphane Zékian consacrée à *L'Invention des classiques*, plusieurs articles de l'ouvrage s'attachent en effet à montrer qu'au XIX<sup>e</sup>, la tendance est à la réhabilitation et à l'étude érudite des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup>. S'il s'y laisse aller ponctuellement, Barbey se montre cependant sceptique à l'égard de ce penchant rétrospectif, qui encourage le biographisme et le pointillisme au détriment de véritables études critiques. Au La Fontaine que l'enquête de Walkenaer réduit à un simple homme de cour, Barbey préfère ainsi, comme le montre Marie-Gabrielle Lallemand, le « bonhomme » gaulois qu'a toujours défendu la tradition littéraire. Ceux que l'écrivain brocarde, explique Catherine Thomas-Ripault, ce sont les partisans de « l'École-trumeau », qui, à la suite des Goncourt, ressuscitent par leur érudition un XVIII<sup>e</sup> siècle sensiblement édulcoré. Si, comme le

rappelle Frédérique Marro à propos de la « querelle du coloris » qui se rejoue au XIX<sup>e</sup>, Barbey n'est pas hostile à l'exubérance et à la vivacité des teintes, il leur préfère l'élégance suggestive de l'esquisse qui favorise le déploiement de l'imagination.

La distance qu'il exprime à l'égard de ce que l'on pourrait appeler la « classico-manie » de son époque n'empêche cependant pas Barbey d'emprunter au Grand Siècle certains de ses traits génériques et stylistiques, relus au prisme de ses propres exigences esthétiques. Ainsi *Une page d'histoire* peut-elle être considérée selon Pascale Auraix-Jonchière comme une réécriture aurevillienne de l'histoire tragique : au réalisme méticuleux et édifiant qui caractérise traditionnellement ce type de récits en vogue au XVII<sup>e</sup> siècle, le nouvelliste substitue rêverie et mystère pour donner à son drame une ampleur fantastique. C'est également le cas pour *Un prêtre marié*, qu'Alice de Georges invite à lire comme une réécriture maistrienne d'« Eugénie de Franval », un des *Crimes de l'Amour* du marquis de Sade. On retrouve ce même goût de l'appropriation générique dans l'usage que Barbey fait de la maxime : que ce soit dans les *Pensées détachées* ou dans les *Maximes et Pensées de Balzac*, la pratique stylistique de l'écrivain oscille selon Reto Zöllner entre révérence, ludisme et innovation littéraire.

L'inspiration classique de l'œuvre aurevillienne reste toutefois limitée. Proche du gaumisme, ce mouvement catholique, qui, comme le rappelle Alexandra Delattre, est viscéralement hostile au culte que les auteurs du Grand Siècle vouent à l'Antiquité, le Connétable puise essentiellement dans le terreau chrétien et nationaliste la matière de ses intrigues. L'âge classique n'est donc présent qu'en creux, comme décor fantomatique, au cœur de la fiction aurevillienne. Les romans historiques de Barbey se caractérisent ainsi avant tout par ce que Judith Lyon-Caen a appelé une « historiographie alternative », qui « figure ce que l'histoire des historiens ne saisit pas : des présences, des hantises, des troubles ».

Fondé principalement sur une approche historique, cet ouvrage collectif propose une synthèse exhaustive de la méta-critique aurevillienne dirigée contre l'engouement du XIX<sup>e</sup> siècle pour l'âge classique. Loin de se limiter à une étude monographique, ce travail collaboratif offre toutefois également une analyse inédite des contradictions qui animent les historiens et les critiques de l'époque positiviste : enfants de la Révolution, disciples du progrès, partisans de la table rase, les contemporains de Barbey ne cessent de se tourner vers un passé idéalisé qui puisse redonner un sens et une direction à leur modernité.

ANNE ORSET